

—De mon pétrin à moi, répond Aglaé, comme il n'y a qu'un Dieu, voyez, je ne pourrai vous en donner une miette. Mon pétrin est lisse comme un miroir.

Auguste lui dit merci quand même, et prend vite sa course vers la maison de sa mère. Le "calen" était encore accroché après le manteau de la cheminée, et, à sa lueur, la bonne vieille filait.

Tout haletant, Auguste l'instruit de ce qui venait de lui arriver. La mère rangea soigneusement sa quenouille, car l'heure de se coucher était sonnée depuis longtemps et debout devant son fils avec, sur son visage, le calme des journées bien remplies, elle dit :

— Laure, vois-tu qui laisse au temps de sa jeunesse des cretons à son pétrin, en aura plus tard à ses jupes.

"La belle Mireille est une gaspilleuse et quelque jour, la pâte qu'elle perd au bord de son pétrin, lui fera faute pour son levain.

—Il faut donc renoncer à Laure et Mireille? demanda respectueusement Auguste.

—Oui, laisse là ces deux filles sans ordre.

—Faut-il donc épouser Aglaé?

—Oui, Aglaé qui tient sa huche comme un miroir, comme un miroir, elle éclairera ta vie. Prends-là pour femme, mon fils. C'est ta mère qui t'y convie.

Auguste, touché jusqu'au fond de l'âme par la finesse et le bon sens de la vieille femme l'embrassa avec une infinie gratitude. Il alla se coucher délivré d'incertitude et, cette nuit-là, il dormit bien. Dès le lendemain matin, il mit ses beaux habits du dimanche et s'en fut demander Aglaé en mariage.

La grand-mère de Rose s'arrêta et regarda sa petite fille avec une certaine malice. Celle-ci rougit et dit :

—J'ai compris la morale de votre histoire, grand-mère. Vous n'avez pas voulu me faire de reproche direct. Aussi, je vous promets, à l'avenir, d'avoir le plus grand soin de mes petites affaires, de ne plus rien laisser trainer. Je veux être citée comme un modèle d'ordre ainsi qu'Aglaé.

— Tu es une bonne petite fille, Rose embrasse-moi, dit l'aïeule toute é-

mue. Ne manque pas de te corriger, tu me rendras si heureuse !

—Pour vous faire plaisir, je suis capable des plus vaillants efforts, chère grand-mère.

—Avec un cœur comme le tien, tous les espoirs sont permis.

Un vol d'abeilles traversa l'air et s'en fut joyeux, empressé, visiter les grappes des coteaux.

Rose suivit d'un oeil attendri les ouvrières diligentes, puis, d'un pas résolu, elle monta à sa chambre et se mit à la ranger avec un soin inaccoutumé.

Le soleil riait dans tous les coins.

Aimée Fabregue.

Une lettre en date du 19 septembre dernier, reçue de M. Herbert Vanderhoof, de la Western Canadian Immigration Association, nous annonce pour le 15 octobre courant, à Winnipeg, l'heureuse naissance d'un Magazine mensuel canadien et qui sera baptisé "The Last West".

A en juger par l'énoncé apprécié de M. Theodore M. Knappen, de Chicago, tout le bien est à espérer de ce journal nouveau ; et comme le dit M. Knappen, avec une expérience qu'on ne lui contestera pas, — le magazine par ses propres mérites se fera lui-même son chemin. Nous y croyons fort car nos voisins savent faire de tout un succès.

Le numéro initial aura, surtout, comme originalité, un article unique dans le monde des journalistes : cet article sera fait par trente auteurs parmi lesquels seront des plumes féminines du Canada. Ce qu'on voudra bien voir ce premier numéro, en plus illustré des photographies de 30 membres de la "Canadian Women Press Club". M. H. Vanderhoof, le populaire journaliste américain est le rédacteur en chef du nouveau journal, et Mlle Agnes Deans Cameron, la collaboratrice régulière. On cite encore Cy. Warnan, Captain Clive Phillipps-Wolley, Mlle Agnes Campbell Purves, Margaret McKenna, et Philip Payne.

"The Last West", voit donc le jour sous de riants auspices, puisse-t-il vivre longtemps.

—(La Rédaction)

L'AMOUR ET LES FEMMES

SOUS LA RÉVOLUTION

La passion de Mme Roland pour Buzot est la personnification de l'amour au plus fort de la tourmente révolutionnaire, sous la Terreur.

Quand Mme Roland et son mari vinrent s'établir à Paris, rue de la Harpe, à la fin de l'année 1791, elle avait trente-sept ans. Elle arrivait, a dit Michelet, avec une jeunesse d'esprit, une fraîcheur d'idées, de sentiments, d'impressions, à rajeunir les politiques les plus fatigués. Autre force mystérieuse. Cette personne très pure, admirablement gardée par le sort, arrivait pourtant le jour où la femme est bien redoutable, le jour où le cœur longtemps contenu, s'épandra. Elle arrivait invincible, avec une force d'impulsion inconnue.

Pour la bien connaître, lisez le portrait qu'en a tracé Lemontey: "J'ai vu quelquefois Mme Roland avant 1789: ses yeux, sa tête et sa chevelure étaient d'une beauté remarquable. Son teint délicat avait une fraîcheur et un coloris qui, joints à son air de réserve et de candeur, la rajeunissaient singulièrement. Je me souviens que la première fois que je la vis, elle réalisa l'idée que je m'étais faite de la petite-fille de Vévay, qui a tourné tant de têtes, de la Julie de J.-J. Rousseau. Et quand je l'entendis, l'illusion fut encore plus complète, Mme Roland parlait bien, trop bien... Esprit, bon sens, propriété d'expressions, raison piquante, grâce naïve, tout cela coulait sans étude entre des dents d'ivoire et des lèvres rosées."

Allez au palais de Versailles et placez-vous devant le tableau d'Heinsius. Mme Roland y porte trente ans environ ; elle est en déshabillé du matin. Son abondante chevelure, retenue au-dessus du front par un ruban bleu, tombe en longues boucles sur les épaules ; l'œil est grand et vif. La physionomie est empreinte de déci-